

Lacan Quotidien



N° 908 – Mercredi 4 janvier 2021 – 20 h 09 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Ouragan sur la sexuation

EN AVANT

« La sexuation des enfants » – 6^e journée de l'Institut de l'enfant
par Laura Sokolowsky et Hervé Damase

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

S'enseigner de la part singulière de chaque enfant par Hervé Damase

L'anatomie et son destin par Anaëlle Lebovits-Quenehen

« Petite fille » : d'une assignation, l'autre par Aurélie Charpentier-Libert

Petite fille, vraiment ? par Dominique Carpentier



« La sexuation des enfants » – 6^e journée de l'Institut de l'enfant

par **Laura Sokolowsky** et **Hervé Damase**

Comment le sexe vient-il aux enfants ?

Serait-ce un mystère de la nature ? Être fille ou être garçon ne semble pas aller de soi à l'époque du trouble dans le genre. Une tendance actuelle met en question la différence sexuelle comme idéologie socialement dépassée. « Fille ou garçon » paraît l'alternative à laquelle il s'agit d'échapper car celle-ci inscrirait le sujet dans une destinée toute tracée, sans place pour la surprise.

Ainsi, le héros de manga joue sur la transformation permanente, passant d'un pôle à l'autre du spectre sexué pour incarner la nouvelle figure idéale à laquelle l'enfant s'accroche pour illustrer ce flottement auquel son être est confronté. Au diable le rose et le bleu, vive l'arc-en-ciel ! La fluidité des genres serait-elle une nouvelle norme tendant à s'imposer au nom d'une liberté de chacun à choisir son propre sexe ?

Si la vulgate d'un standard œdipien – identification au parent du même sexe – ne tient plus la route face à l'impasse du sexuel, comment se repérer dans ce nouveau dédale du hors-sexe ? La mode vestimentaire de l'unisexe et la dénonciation du sexe d'assignation suffisent-elles à donner plus de marge de manœuvre aux enfants dans le choix d'une position sexuée ?

Lire [ici](#) la suite de l'argument de la journée « La sexuation des enfants » – co-direction *Laura Sokolowsky* & *Hervé Damase* – sur le site de l'institut de l'enfant : www.institut-enfant.fr

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

S'enseigner de la part singulière de chaque enfant

par **Hervé Damase**

La sexualité des enfants est une question de clinique lacanienne, elle est donc à déchiffrer au cas par cas. Si l'enfant est un *parlêtre* à part entière, il parle avec son corps et invente ainsi sa façon de faire avec le réel de la jouissance qui l'affecte. Le clinicien doit se mettre à son écoute pour s'enseigner de cette part si singulière qui le fait à nul autre pareil. C'est de cette rencontre sous transfert dont il s'agit de témoigner.

À l'envers de cette orientation, on trouve les standards du discours courant qui promeuvent tous les stéréotypes convenus du genre. Mettre chacun dans une case et le considérer dans son écart à la norme sur l'échelle de la sexualité bipolaire H/F.

Une récente production télévisuelle n'a pas manqué de susciter l'intérêt et la curiosité. Après la petite Lilie, c'est au tour de la petite Sasha de monter sur la scène mass-médiatique. *The medium is the message* – comme le souligne Marshall McLuhan. Cette fois, il s'agit d'un documentaire qui nous fait suivre les pérégrinations d'une maman ; son enfant est le fruit de son désir, lequel semble pris dans les méandres du mystère de sa propre histoire... Ni pour ni contre, mais surtout pas indifférent, nous avons fait le choix d'accueillir quelques textes dans le *Zappeur*, non pas pour ouvrir une tribune, mais tout simplement pour une mise en série qui témoigne, vous le constaterez, que l'orientation lacanienne n'est surtout pas un dogme, mais bien plutôt une boussole qui permet de prendre langue et aiguise l'esprit critique et subversif.

Le discours du maître moderne, que les médias se chargent de véhiculer en douce, a beau prendre des contours insoupçonnés, il vise toujours le même but, à savoir celui d'énoncer ce qu'il en est de la norme et de la Bien-pensance. Le discours analytique, lui, vaut d'être élevé à la dignité d'un lien social nouveau fondé sur la rencontre entre deux parlêtres.

Ce texte est l'édito du numéro 9 de Zappeur, publication en ligne de l'Institut de l'enfant pour l'étude et la recherche sur « La sexualité des enfants », thème de sa prochaine journée. Lire et s'inscrire pour recevoir les prochains numéros du Zappeur : ici. <https://institut-enfant.fr/zappeur-jie6/>





L'anatomie et son destin Quelques remarques à propos de *Petite fille*

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

Petite fille, qui a été diffusé le 2 décembre dernier sur Arte, nous invite à suivre le parcours de Sasha, un enfant qui ne se reconnaît ni dans le corps qu'il a, ni dans son genre d'assignation. Il semble qu'à travers les réactions que suscite le documentaire, ce soit parfois des avis sur la « dysphorie de genre » (comme l'appelle le DSM) qui s'expriment, comme s'il fallait être *pour* ou *contre* la « dysphorie de genre ». Or, justement, il nous semble qu'en deçà du *pour* et du *contre*, les sujets qui témoignent d'une « dysphorie de genre » méritent par principe un accueil digne, c'est-à-dire un accueil qui ne pose pas comme préalable à toute considération, ni la condamnation d'un fait qui s'impose, ni l'inhibition des questions qu'il suscite, au nom du respect dû à ces sujets comme à leurs proches – et, bien sûr, respect leur est dû.

Ceci étant noté, il y aurait beaucoup à dire sur ce que nous montre ce film, mais nous centrerons nos remarques sur trois points.

Au commencement

Quoi qu'on puisse le croire d'abord, le film nous montre que Sasha ne s'est pas toujours senti fille. Sa mère remarque précisément que, depuis qu'il a deux ou trois ans, Sasha fait part de sa croyance qu'en grandissant, il deviendrait une fille. Si, dans les premiers temps de la vie de Sasha, sa mère le contredit sur ce point, un événement va changer la donne. Sasha a quatre ans. Il dit une fois de plus que, quand *il sera grand, il sera une fille*, et celle-ci lui rétorque : « Mais non, Sasha, tu ne seras jamais une fille ». Le désarroi et la tristesse qui sanctionnent cette sentence ce jour-là, sont intolérables à sa mère, et ce d'autant plus qu'elle

y lit une question radicale : « Mais qu'est-ce que je vais devenir, si je ne peux pas être une fille ? » Elle le console donc et fait sienne la vérité selon laquelle Sasha est une fille. Toute la famille lui emboîte le pas avec les meilleures intentions. Sa mère et son père, ainsi que sa sœur et son frère aînés, parleront dorénavant *de* et *à* Sasha au féminin – à ce moment-là, son plus jeune frère n'est peut-être pas encore né ou vient seulement de faire son apparition.

À sa demande, semble-t-il, Sasha aura aussi une chambre de fille, des jouets de filles, des vêtements de filles (qu'elle portera dans un premier temps hors de l'école) et tout ce qu'une petite fille de son âge, très *genrée*, peut souhaiter. Elle sera donc soutenue dans cette voie par ses proches.

Une question et son destin

À plusieurs reprises, on voit la mère de Sasha témoignant des questions qui la tourmentent avec une certaine honnêteté. La mère de Sasha se demande spécialement si sa déception quant au sexe de Sasha a pu avoir une incidence sur sa « dysphorie de genre ». Quand cette mère rencontre pour la première fois la pédopsychiatre de l'hôpital Robert Debré où elle consulte avec Sasha dans un service spécialisé, cette question s'impose à nouveau. Alors que la pédopsychiatre lui demande pour finir s'il y a des choses qu'elle tenait *vraiment* à dire, la mère de Sasha lui répond aussitôt : « Quand j'attendais Sasha, je voulais *vraiment* une fille, donc je me suis toujours demandé si ça n'avait pas eu une... » Avant même que sa phrase ne s'achève, la pédopsychiatre l'interrompt de sa voix douce : « Non, ça, on peut y répondre tout de suite. » Et d'ajouter : « On ne sait pas à quoi elle est due, la dysphorie de genre, on sait à quoi elle n'est pas due. » Si, selon la pédopsychiatre, cette crainte est souvent rapportée par les parents d'enfants témoignant d'une dysphorie de genre, les spécialistes, eux, savent que leur déception de parents n'a aucune incidence sur la « dysphorie de genre » de leur enfant. Pour ne parler ici que de Sasha, aucun rapport donc, entre la déception de sa mère quant à son sexe biologique, et le fait que cette enfant ne se sente pas appartenir à son corps biologique tel qu'il est sexué et qu'elle « déteste son zizi ».

Plusieurs remarques et questions s'imposent à propos de ce moment décisif du film.

Notons d'abord que, dans le documentaire, ce n'est pas la première fois qu'on voit la mère de Sasha se poser cette question. Elle nous a déjà fait part de sa grande déception quand elle a appris que Sasha serait un garçon – le souvenir de cette pensée semble très précis malgré les années passées. Elle a dit aussi qu'avant d'être enceinte de Sasha, elle a perdu des jumelles. Deux filles ont donc été perdues avant l'arrivée de ce garçon. Elle s'interroge encore : pourquoi Sasha est le seul de ses quatre enfants qui porte un prénom mixte ? Elle note enfin que ses testicules n'étaient pas descendus à la naissance.

Si l'on concédera que cette déception n'explique pas la « dysphorie de genre » de Sasha, dans la mesure où d'autres enfants déçoivent leurs parents sur ce point sans nécessairement avoir de dysphorie de genre, cela n'implique peut-être pas qu'elle n'ait aucune incidence. Il nous semble qu'un tel moment de déception une fois passé, la façon dont cette déception reste vive ou au contraire s'estompe, voire disparaît tout à fait, a une incidence plus ou moins marquée.

On voit bien cependant l'effet d'apaisement que cette affirmation de la pédopsychiatre produit sur la mère de Sasha. C'est d'ailleurs sans doute la visée essentielle de cette assertion. Mais le fait que cette mère livre une question, qui s'impose à elle, ne mérite-t-il pas dès lors qu'on lui fasse une digne place ? Voir une place faite à ce qu'on dit n'est-il pas également, quoi qu'autrement, allégeant ? La mention de la *grande* déception de cette femme quant au sexe de son enfant, comme d'autres éléments qu'elle nous livre, ne nous donnent-ils pas des circonstances qu'il s'agit de ne pas balayer d'un revers de manche ? S'il n'y a pas lieu d'appréhender ces circonstances comme « une faute » imputable à cette femme – on ne voit d'ailleurs pas en quoi un deuil ou un désir quant au sexe d'un enfant à naître serait une *faute* – cette précaution implique-t-elle de faire table rase des circonstances sur lesquelles un parent lui-même attire l'attention, parce qu'elles l'interrogent (de manière récurrente, en l'occurrence) ? Couper court à une interrogation de cette nature ne revient-il pas à boucher l'énigme qu'elle indexe ? Serait-ce donc là, pour le médecin, un préalable au digne accueil que Sasha mérite ?

Les études les plus récentes sur le sujet, qui sont pourtant loin d'être orientées par la psychanalyse, n'excluent pas que l'environnement d'un sujet ait une incidence sur sa dysphorie de genre. Au nom de quelle idéologie les parents devraient-ils par principe être considérés comme étrangers à cet environnement ? Et puis, si la « dysphorie de genre » n'est pas une tare, pourquoi vouloir absolument que rien dans l'histoire d'un sujet, ni de ses proches, ne s'y rattache ?

Tenir compte du réel auquel s'articule l'accueil qu'une mère et un père peuvent faire à leur enfant ne nous semble pas tout à fait secondaire en ce sens. Tant de sujets témoignent de l'incidence qu'a eue pour eux le fait d'avoir été attendus fille ou garçon, et cela, que leur sexe anatomique corresponde aux attentes de leurs parents ou pas. Tant de sujets témoignent aussi de l'impact qu'a eu sur eux le deuil vécu par l'un de leur parent au moment de leur arrivée dans le monde ou peu avant. Accueillir un témoignage de cet ordre avec tact, loin d'en rajouter sur la culpabilité du sujet, lui permet parfois au contraire de composer autrement avec l'angoisse qui accompagne cette culpabilité, et qui, si elle n'est pas référée au point de réel qui la suscite, peut bien se déplacer, changer d'objet, sans pour autant s'atténuer.

Et, si l'on ne peut rendre compte de la façon dont la « dysphorie de genre » se constitue pour un sujet – du moins tant qu'il ne peut en témoigner en son nom, et pour son propre compte –, faut-il éliminer *a priori* le facteur du désir qui préside à son arrivée dans le monde comme être sexué ?

La pédopsychiatre qui accueille Sasha et sa mère a certes le mérite de ne pas en rajouter sur la culpabilité éprouvée par cette mère, mais il est étonnant que pour les accompagner, elle évince une question qui témoigne aussi d'une certaine ouverture subjective.

La chose est peut-être d'autant plus remarquable que, si la mère de Sasha voulait jadis une fille à la place où Sasha est arrivé, dès lors que Sasha devient une fille justement, elle occupe une place qui polarise soins et attentions, et ce d'autant plus qu'elle fait l'objet du rejet d'une partie du monde extérieur. La mère de Sasha nous le dit dans les derniers moments du film : si on a tous un rôle à jouer dans la vie, une mission, peut-être Sasha est-elle là pour faire changer les mentalités, et elle-même, sa mère, pour y aider Sasha.

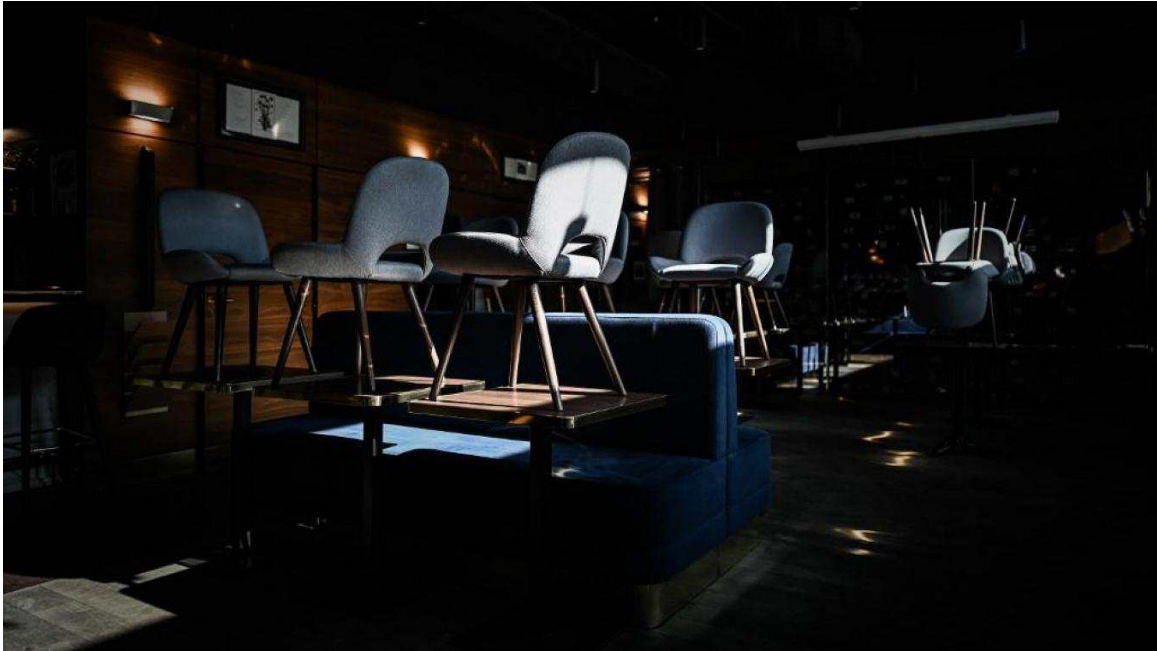


Corrections

Loin d'un Descartes qui nous enjoignait, en d'autres temps, à changer nos désirs plutôt que l'ordre du monde, c'est donc au prix de changer l'ordre du monde, plutôt que nos désirs, que Sasha trouvera une place en ce monde, comme elle trouva une place auprès des siens, en tant que garçon d'abord, puis en tant que fille.

Les semblants qui traitent la différence des sexes à même l'image des corps des petits garçons et des petites filles, à même la façon dont on s'adresse à eux ou dont on parle d'eux, sont eux susceptibles de modifications à la fois relativement légères et convaincantes : Sasha a bel et bien l'air d'une petite fille avec ses cheveux longs et ses robes à fleurs. La chose prend toutefois une autre dimension quand il s'agit d'intervenir sur le réel de son organisme. La dernière consultation filmée chez la pédopsychiatre ouvre en effet à des questions délicates, quand s'y évoquent des choix pouvant entamer la fertilité future de celle qui n'est encore qu'un enfant de 8 ans. Les progrès de la médecine permettent aujourd'hui de penser que nous serons demain comme « maîtres et possesseurs de la nature », selon le mot du même Descartes. L'organisme se laisse effectivement soumettre à des modifications, mais cela comporte encore certaines limites.

Et si Lacan nous invite à considérer que *l'anatomie ne fait pas le destin*, l'organisme n'en pèse pas moins son poids de réel. Charge à chacun de composer avec l'impossible qu'il indexe. Et si certains enfants témoignent d'une « dysphorie de genre », on se gardera bien de considérer ceux qui n'en témoignent pas comme des « euphoriques de genre », tant le sexe et le genre sont lieux d'embrouilles, celles-là mêmes qui concourent à se déterminer comme être sexué, pour le meilleur et pour le pire.



« Petite fille » : d'une assignation, l'autre

par Aurélie Charpentier-Libert

Sasha, bouleversant enfant de huit ans présenté dans le documentaire de Sébastien Lifshitz *Petite fille* (1), s'est orienté d'une façon peu courante. Né garçon, il déclare à sa mère à l'âge de deux ans et demi - trois ans, qu'il veut être une fille quand il sera grand. Sa mère explique à la caméra qu'elle a essayé de le raisonner, mais que, devant sa souffrance en entendant « Tu ne seras jamais une fille », elle a commencé à accepter. Depuis que l'enfant a quatre ans, les parents accueillent Sasha comme fille et sa mère entame « un combat » pour que chacun fasse de même. Ce combat a rencontré celui du réalisateur engagé dans « la défense » des transgenres.

S. Lifshitz, dans les interviews de promotion, explique de quelle façon il souhaite lutter contre les stéréotypes de la culture et de la langue qui font exister un binarisme sexuel assignant chacun à son sexe biologique (2). Il veut œuvrer contre ces préjugés et le rejet des personnes trans qui en résulte pour leur permettre, ainsi, de vivre heureux. Mais la clé du bonheur tiendrait-elle dans une même solution pour tous qui serait la liberté de jouir hors différence sexuelle ?

Fille et pas garçon

Le film *Petite fille* est ainsi construit pour rallier les spectateurs à la cause transgenre. En ce qui me concerne, c'est la souffrance énigmatique de Sasha qui m'a touchée. Celle-ci est d'ailleurs mise en scène avec de nombreux effets dramatiques. La beauté du film tend à émouvoir son public et lui faire adopter le choix de Sasha. Et comment peut-il en être autrement en voyant cette fillette si heureuse lorsqu'elle enfle ses robes à volants ou qu'elle porte ses chaussures dorées à talons ?

Être une fille pour Sasha serait, à suivre le montage du réalisateur, se parer de ces ornements que portent ses copines. On nous montre Sasha dans son cours de danse regarder, sans les lâcher des yeux, les mouvements des copines à ses côtés. Cherche-t-elle plus à devenir fille qu'elle ne l'est ? Cette question va déjà trop loin certainement puisque la parole est peu donnée à cet enfant et que le parti pris est de ne pas questionner sa position. Il en résulte qu'interroger le choix de Sasha semble équivaloir à le rejeter.

Pourtant le film suscite de nombreuses questions. Ainsi, on peut se demander, alors même que le genre est dans cette optique critiqué pour sa binarité réductrice, pourquoi le propos se concentre sur les attributs féminins que Sasha recherche ? Le réalisateur dit que cela disparaîtra quand la petite fille se sentira acceptée (3). Cela amène une autre question : qu'est ce qui doit être accepté ? Qu'est-ce que signifie *être une fille* pour Sasha ? Comment pourra-t-elle déployer cette question ?

Fabian Fajnwaks souligne que certains abords transgenres peuvent modaliser une vision essentialiste, comme si le sexuel était abordé de manière innée (4). Ainsi, il n'y aurait rien à en dire.

La médicalisation exclut le sujet

C'est également le discours médical tenu par la pédopsychiatre comme on le voit durant la première consultation dans le service dédié à l'hôpital Robert Debré. Dès cette rencontre, le diagnostic de « dysphorie du genre » est posé. La rapidité avec laquelle il tombe est saisissante et ne laisse pas la place au doute.

La mère confie alors avoir très fort désiré une fille, ce dont elle culpabilise ; on sait par ailleurs que Sasha est né après plusieurs fausses couches de filles et qu'elle lui a choisi un prénom mixte, autant d'éléments qui l'interrogent. Le médecin ferme toute question et déclare : « Vous n'y êtes pour rien » – car la médecine sait que cela n'a rien à voir avec ce que la mère a pensé durant la grossesse. C'est comme si tout ce qui avait existé avant l'enfant n'existait pas, comme si l'Autre n'existait pas – seul existe l'Autre médical. Ce discours « vid[e] cet Autre, que le langage et la culture avec ses stéréotypes du genre supposent, de son désir particularisé à l'égard du sujet » (5), comme l'éclaire F. Fajnwaks. Pourtant, la souffrance de Sasha reste énigmatique. Personne ne connaît l'origine de la dysphorie, avoue la spécialiste. Malgré cela, les larmes de Sasha sont interprétées comme la trace de sa douleur causée par l'exclusion due à sa différence. On lui refuse le droit de souffrir d'autre chose, le droit d'avoir un symptôme.

L'objet d'une cause

La mère de Sasha, qui s'inquiète de l'avenir de sa fille et cherche son bonheur, déclare que cela sera le combat de sa vie et que le rôle de Sasha sera de faire évoluer les mentalités. Le réalisateur, par le regard porté sur cette petite fille, vise le même but.

Sasha ne risque-t-elle pas dès lors de se retrouver, à son corps défendant, objet et égérie politique d'un débat dont elle ne peut répondre ? Elle, qui semble se réjouir de ces semblants qu'elle isole du féminin. Verrait-on ici s'illustrer « l'imposition autoritaire d'une forme de

jouissance unique » (6) ? Avant même que Sasha ne puisse parler, questionner, ce qu'il lui arrive on l'interprète et on l'assigne par ce documentaire – déjà une production à succès – à un rôle qui lui échappe.

Les rares études sur le thème (7) font apparaître que, dans une grande majorité des cas, la dysphorie disparaît à l'adolescence. Autrement dit, quelle conséquence le rôle donné à Sasha dans ce film aura sur sa liberté de changer dans quelques années ?

Cette vision transgenre semble dévoiler l'utopie dans laquelle la souffrance disparaîtrait, grâce à l'acceptation de la jouissance, hors différence sexuelle. Mais n'est-ce pas ignorer le caractère impératif, surmoïque de la jouissance ? Cette jouissance qui ne peut être confondue avec la jouissance sexuelle. Il n'existe pas de jouissance absolue dont l'accès arrêterait l'angoisse. Il y a un impossible lié au trou pour tous du sens sexuel, face auquel la psychanalyse ne peut qu'accueillir la solution singulière tentée par le sujet pour y faire face.

Jacques Lacan pourrait figurer aujourd'hui comme l'auteur le plus *queer* en ce qu'il « ne théorise pas la sexualité en termes de *genres*, mais en termes de *jouissance* » singulière à chacun (8). C'est la subversion lacanienne.

Comme Éric Laurent nous le dit avec clarté : « Le sujet ne peut pas plus s'identifier à son inconscient qu'à sa jouissance. Elle restera Autre » (9). C'est cette orientation, la seule possible face à la souffrance, qui permet d'accueillir les sujets, quelle que soit leur dite identité, en analyse.



1. Lifshitz S., *Petite fille*, Arte vidéo, 2020.

2. Cf. « Qui suis-je ? L'identité en question », interview de S. Lifshitz par O. Gesbert, « La Grande table idées », 1^{er} décembre 2020, disponible en ligne.

3. *Ibid.*

4. Fajnwaks F., *Ateliers vidéos*, n° 2, 2020, disponible sur le site de l'Institut de l'enfant www.institut-enfant.fr

5. Fajnwaks F., « Lacan et les théories queer : malentendu et méconnaissance », in *Subversion lacanienne des théories du genre*, Paris, éd. Michèle, 2015, p. 29-30.

6. *Ibid.*, p. 38.

7. Cf. Mendes N., Lagrange C. & Condat A., « La dysphorie de genre chez l'enfant et l'adolescent : revue de littérature », in *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, Elsevier Mason, 2016, disponible sur internet.

8. Saez, J., *Théorie queer et psychanalyse*, Paris, Epel, 2005, p. 123.

9. Laurent É., « Genre et jouissance », in *Subversion lacanienne des théories du genre*, *op. cit.*, p. 162.



Petite fille, vraiment ?

par Dominique Carpentier

La sortie très médiatisée, sur Arte, du documentaire *Petite fille*, dont le réalisateur, Sébastien Lifshitz, est bien accueilli et beaucoup cité – à « La grande table » (1) d'Olivia Gesbert sur France Culture, dans *Libération* (2), dans *Le Monde...* –, m'a fait prendre la plume pour tenter de cerner ce que ce type de documentaire-vérité dit de notre époque que l'on peut qualifier de déboussolée.

Depuis plus de huit ans déjà, les États-Unis nous apprennent que le rose n'est plus l'apanage des filles (3). Aujourd'hui, le transgenre est devenu, à l'instar du rapport sexuel qu'il n'y a pas, un fait de société *a priori* accepté par tous, ou presque : c'est, semble-t-il, ce qu'il faut retenir du projet du reporter de filmer une tranche de vie d'une famille ordinaire.

Petite fille met en scène une mère inquiète de la douleur d'exister de son fils, Sasha, qui, elle le précise, est le seul de ses quatre enfants à porter un prénom épicène. À deux reprises, cette mère aimante et attentive s'interroge sur son désir, qui ne pourra se déplier. Sa question quant à sa « culpabilité » d'avoir voulu une fille pendant la grossesse, ce qui expliquerait pourquoi Sasha veut être une fille depuis l'âge de trois ans, n'est pas audible pour le professionnel qui l'écoute. *Circulez, il n'y a rien à dire*. La question de Sasha, deuxième fils et troisième de la fratrie, émerge alors que la famille s'agrandit d'un quatrième enfant, un garçon. Le diagnostic de « dysphorie de genre » posé par la pédopsychiatre spécialiste de ce « trouble », sans cause repérable selon elle, se referme sur lui-même et sera la « caution médicale », preuve nécessaire à accueillir Sasha comme fille dans le lien social. Cette mère se heurte à l'institution scolaire pour que Sasha puisse porter des robes à l'école, menant son combat dans l'inquiétude, légitime sûrement, que l'enfant soit l'objet d'interrogation, de rejet et de blâme, de ne pas se conformer à son sexe de naissance.

Accueillir cette « bizarrerie » qu'un petit garçon se désole, explique sa mère, de « ne pas pouvoir avoir un enfant dans son ventre », est pourtant souhaitable pour qui s'oriente de la psychanalyse. Tout enfant qui découvre la différence sexuelle, de visu, commence à s'interroger sur ce qui nomme le sexe. Qui sera-t-il pour un homme, pour une femme, quand il rencontrera l'homme et la femme chez son père et sa mère ? L'absence ici de la question *Che vuoi ?*, qui permet au sujet de se loger dans l'Autre du langage, est illustrée par ce qui se présente comme un constat, sans pourquoi.

Le documentaire est à cet égard pertinent quant à l'assignation dont souffre Sasha, comme interdit de paroles. Sans autre logique que celle d'être dans la « norme fille », la démonstration des stéréotypes de ses jeux nous étonne. Ce sujet, sans pourquoi, ne s'invente aucune histoire. Son déguisement et ses essais de coiffure, en silence, ouvrent le film. Sasha est perdu dans son cours de danse, seul encore dans le jardin, des ailes de papillon sur le dos, qui ne permettent nullement de s'envoler vers un ailleurs. Sasha est muet, ou peut-être réduit à être parlé. Le père de famille est discret : *Sasha, c'est l'affaire de sa femme*. Le film dégage un certain conformisme de la vie de cette famille, paradoxal eu égard à sa revendication d'accueillir et de faire accueillir l'exception marginale de ce fils. La femme édifie la mère, qui fait la cuisine, s'occupe des courses, des loisirs, des vacances, des devoirs, des enfants donc, une femme (con)fondue dans La Mère peut-être. Dans une interview donnée sur Arte, le réalisateur avoue avoir été séduit par le discours de cette femme, il tenait son sujet d'avoir rencontré une mère si déterminée à soutenir le désir de son fils d'être une fille.

Le petit d'homme, même s'il est biologiquement fille ou garçon, ne naît pas sexué avant que d'être engagé dans la parole – que l'on sait menteuse. L'enfant, comme l'indique Jacques Lacan, est dans un temps où son devenir homme ou femme se détermine de sa rencontre avec le symbolique, de son entrée dans le monde des mots, toujours traumatique. Sans énonciation propre, Sasha est « dysphorique du genre », un diagnostic qui le désigne désormais. Il n'en reste pas moins une énigme pour sa mère, dont la parole est arrêtée par le diagnostic même. Quelle place alors pour que Sasha sache faire avec le malentendu des sexes, le trou dans le savoir, illustré ici d'un trop plein de sens ? La naissance de son puîné, concomitante de la rencontre avec la castration maternelle, semble pertinente à souligner dans cette affaire, mais ce n'est pas l'objet du documentaire. « Vos paroles m'ont frappé », dit François Regnault à Lacan, appuyant sur le bien dire qui caractérise l'auteur des *Écrits*. Ici, point de recours au malentendu. Il s'agit d'une clinique de l'observation, très bien servie par le documentaire, qui illustre pourtant la frappe du signifiant sur le corps de ce petit sujet. L'enfant, en devenir, est assigné, sans autre forme de procès, à une place congelée, sans désir.

1. Disponible [ici](#).

2. Arnaud C., « Ados transgenres : je veux pouvoir me regarder dans la glace en me disant : c'est moi », *Libération*, 2 décembre 2020.

3. Cf. Carpentier D., « Pink is for boys », *Lacan Quotidien*, n° 263, 24 décembre 2012.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI